

## CLAIR SEMÉES

Nous n'avions pas pensé.... **Je** n'avais pas pensé que les choses auraient pu changer à ce point. En 1958, la seule façon de traverser la Loire de Saint-Nazaire à Saint-Brévin (ou vice-versa), c'était de prendre le bac. Il y en avait plusieurs mais celui qui reste dans les mémoires de tous ceux qui bravaient régulièrement les éléments à cette époque, c'est le vieux *Saint-Christophe* : un rafiot dont le pont avait été aménagé pour recevoir une douzaine de voitures. On comptait deux moments de la journée où les voitures n'étaient pas admises, que ce soit sur le *Saint-Christophe* ou sur l'un des trois autres bacs : c'étaient aux heures d'embauche et de "débauche" – comme on dit dans la région – des chantiers navals de Saint-Nazaire. À ce moment-là, seuls étaient admis les motos, les cyclomoteurs, dont le mien, et une forêt de bicyclettes.

Nous passions le bac tous les matins pour nous rendre au lycée. Nous

revenions tous les soirs à Saint-Brévin. Nous, c'est à dire la douce Olivia ; Irène, militante d'extrême gauche ; Andrée, rêvant de faire médecine ; Michelle qui, avec un optimisme de Perette, se voyait déjà agrégée ; Victoria dont l'obsession était le théâtre ; Line et moi-même. Ces quinze minutes maritimes, passées dans le vent, fréquemment sous la pluie, parfois sous le soleil, engendraient une coupure totale entre le travail et la maison. L'odeur des embruns, le balancement du bateau, le clapotis des vagues ou leurs coups de boutoir sur la proue, le cri des mouettes, le spectacle toujours renouvelé des ciels tourmentés de la région, tout contribuait à créer en nous une véritable schizophrénie, tout nous coupait d'un monde lorsque nous étions dans l'autre. Nos personnalités n'étaient pas les mêmes au nord et au sud de la Loire. Ces traversées avaient des saveurs de mini-croisières.

J'appréciais le rythme des saisons. En hiver, matin et soir, les bacs appareillaient dans l'obscurité et se dirigeaient vers des rives visibles

seulement par leurs rangées de lumières vacillantes, quatre kilomètres plus loin. L'air froid me brûlait les narines. À l'aller, capuche ramenée au maximum sur mon visage, les joues mouillées de bruine, je fermais les yeux et imaginais ce que devaient ressentir ceux et celles qui se lovaient encore dans un lit chaud et douillet. Plus tard, vers le début du mois de mars, venaient des aubes glauques ou striées de rose ; puis, vers la fin de l'année scolaire, une grande lumière pâle et solitaire. Le matin, nous, les passagers des bacs, ressentions l'impression d'être les seuls à vivre quand le reste du monde dormait encore. Le soir, l'impression de solitude venait de la fatigue de la journée qui nous encourageait à rentrer chez nous en silence, abstraction faite des autres habitants.

À l'heure du déjeuner, sous un maigre soleil de mai arrivant à peine à percer la couche nuageuse, et ne réchauffant pas du tout l'atmosphère, nous nous accoudions au mur du remblai. Je grillais une cigarette. Les autres ne fumaient pas. Elles avaient bien raison,

et il y a longtemps que j'ai arrêté. Nous arrivions difficilement à imaginer la vie sans nos présences réciproques, sans cette amitié qui ne s'exprime pas toujours en mots, mais qui cimente les relations entre adolescentes.

Nous savions, d'une façon abstraite, que nous allions devoir nous séparer. Nous faisons l'apprentissage de la fluidité, ainsi que de la nature éphémère de tout ce qui nous entoure. Inévitablement, nous accepterions des emplois ailleurs qu'à Saint-Brévin. Nous serions trop « clair semées » comme le dit Rutebeuf. Nous trouverions des maris. Nous changerions de nom. En 1958, l'idée que l'on pouvait être heureux sans le mariage n'avait pas encore vraiment pénétré les esprits.

Mai... juin... le bac philo ou math-élem ou sciences-ex, selon nos dispositions personnelles, approchait à grands pas. Le premier éclatement de notre petit groupe se produirait au moment de choisir une université. Je savais déjà que, grâce à l'aide financière de ma

grand-mère, j'irais à New York University où j'avais déjà été acceptée sur la foi de mes notes, et à condition que je réussisse mes examens. Aventure passionnante en perspective, mais qui me coupait douloureusement de mes racines. Je suppose que, de nos jours, les jeunes ressentent beaucoup moins ce genre de déchirement, car distance ou pas distance, ils restent en contact, s'ils le désirent, au moyen de l'Internet. Quand on écrit une lettre à la main, sachant qu'il lui faudra une semaine, au bas mot, pour traverser l'Atlantique puis, en supposant que l'on réponde le jour même, une autre semaine pour attendre la réponse, on a tendance à espacer les courriers, puis à les faire cesser complètement. Le téléphone ? Il ne fallait même pas y songer : Les PTT, ivres de leur monopole, pratiquaient des tarifs qui frisaient l'extorsion.

Appuyées sur le mur gris du remblai, nous regardions les pétroliers allant vers (ou revenant de) Donges. Il y avait aussi, de temps à autre, des cargos dont les destinations exotiques faisaient rêver. De

temps en temps, un coup de sifflet long et grave comme une corne de brume émanait d'un navire. La pluie commençait à tomber. Nous battions en retraite afin de rejoindre les structures impersonnelles du lycée.

“J'en ai marre de ce climat.”

“Moi aussi. Je crois que je vais émigrer.”

“Dis-moi, Emilie, c'est comment New York ?”

“Sais pas : très froid en hiver, très chaud en été, paraît-il.”

“J'aimerais bien Tahiti.”

“J'ai un cousin qui a passé trois ans à Tahiti : il s'est tellement emmerdé qu'il en est presque devenu malade.”

Et nous retournions en cours. Le soir, on se retrouvait sur le bac ; le lendemain matin, on se retrouvait sur le bac ; le lendemain midi, on se retrouvait le long du remblai. Grosse blague avec les garçons qui nous couraient après et demandaient : “Tu passes le bac en juin ?”

“Non, je l’ai déjà passé des centaines de fois.” (Ha, Ha !)

Pendant les traversées, notre monotonie était ponctuée d’incidents qui fournissaient matière à conversation. Le père d’Olivia avait gagné un million à la loterie nationale. Il s’était acheté une maison et une 4CV. Mon propre père m’avait offert un Solex pour mes seize ans. La mère d’Irène avait eu un petit garçon qui vécut seulement quelques jours.

Sur le remblai, le sujet de notre séparation imminente revenait de plus en plus souvent. Que faire ? Souvent, dans les situations problématiques, nous nous tournions instinctivement vers Victoria, une grande fille aux cheveux courts, si blonds qu’ils en étaient presque blancs. Elle n’avait aucun ascendant moral sur nous, mais elle voulait devenir actrice, et elle nous en imposait par sa confiance en elle-même et la noblesse de ses gestes. Elle se voyait déjà sur la scène. “Je sais ce que nous allons faire.” déclara-t-elle, car

elle ne parlait pas : elle déclamait. “Nous passons le Bac le 21 juin, jour de l’été, le jour le plus long de l’année. Eh bien le 21 juin, dans exactement quarante ans, le 21 juin 1998, nous promettons solennellement de nous retrouver près de l’embarcadère de Mindin à midi. Nous aurons presque soixante ans. Nous nous raconterons nos vies et nous redeviendrons copines comme avant.”

“Ça ne marche jamais, ces trucs-là.”

“Soixante ans ! Mais j’aurai jamais soixante ans. Tu rigoles.”

“Promettez.”

Chaque fois que l’une d’entre nous émettait une objection, Victoria aboyait : “Promettez !”

“D’accord, d’accord, on promet.”

Nous sommes rentrées en cours ce jour-là avec un drôle de petit sourire aux lèvres ; sourire sceptique envers ce projet un peu fou, sourire d’indulgence pour Victoria et ses grandes poussées d’enthousiasme, sourire un peu triste aussi à l’idée que le temps passerait

vraiment et qu'un jour nous serions vraiment vieilles ; sourire de tendresse, enfin. Victoria avait raison : il faut s'accrocher à quelque chose, garder espoir, avoir confiance en la nature humaine.

21 juin 1998. Je suis à l'ancien embarcadère de Mindin. Je dis bien « ancien », car il y a belle lurette que les bacs ont disparu. Ils ont été remplacés par un joli pont en forme de « S » (pour mieux résister au vent, paraît-il). Je suis assise, grelottant à la terrasse de la brasserie qui donne sur l'estuaire. La météo est aussi pourrie qu'il y a quarante ans : petite bise froide sous laquelle frissonnent les rosiers rachitiques des parterres. Le ciel pâle avec juste un soupçon de bleu entre les longues enfilades de nuages nous promet de la pluie.

J'imagine Victoria arrivant en Volkswagen noire. Je la vois, je l'entends. Nous nous embrassons. Elle s'assied à ma table et commande un chocolat car

elle aussi frissonne. Non, elle n'est jamais devenue actrice mais elle est régisseur dans un théâtre parisien. C'est une belle réussite. Elle a l'air bien dans sa peau, dans beaucoup de peau car elle est devenue énorme, presque obèse.

Arrive Olivia... à pied. "Eh oui" précise-t-elle en riant "j'habite à cent mètres d'ici." Elle aussi a grossi, mais elle est simplement « ronde » avec toutefois deux énormes seins ballottant sous un corsage noir ; de quoi vacciner bien des ados contre ces charmes supposés de la féminité. Femme au foyer, elle a eu quatre enfants. Elle en est à son sixième petit-fils. "Je voudrais bien une petite-fille, quand même".

Et voilà Irène. Je l'aurais reconnue n'importe où. Elle n'a pas beaucoup changé : toujours mince, élégante et trop fardée. Elle parque une Mercedes gris métallisé dernier modèle près de la VW de Victoria. Rires, petits cris de souris et presque sautilllements d'adolescentes.

"Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?"

“Secrétaire CGT au syndicat des électriciens.”

Silence gêné, coups d’œil à sa voiture, à ses bijoux, à son tailleur griffé de cadre supérieur... On change de sujet.

“Es-tu restée en contact avec l’une d’entre nous ?”

“Oui, avec Andrée. Elle était devenue dentiste.”

“Comment ça « était » ?”

Deuxième silence gêné : “Andrée est morte la semaine dernière.”

À notre âge, il faut bien s’attendre à ce genre de chose. Le silence se prolonge pendant que nous digérons la triste nouvelle, silence soulagé par l’arrivée de Michelle qui termine une carrière de prof d’Histoire/Géo.

Celle que j’attends vraiment, c’est Line. Je l’aimais. Je l’aime encore. Lesbiennes ? Je ne crois pas. En effet, je n’ai jamais eu envie de l’embrasser, de la caresser ou de la voir nue mais nous passions de longs moments, serrées l’une contre l’autre, échangeant des

câlins et une chaleur corporelle que ni elle ni moi ne recevions à la maison ; Line parce qu'elle avait perdu ses parents et habitait chez son tuteur, moi parce que mes parents avaient en horreur toute démonstration physique d'affection.

Je n'entends plus le bavardage de mes amies. C'est un peu comme si le ciel s'était assombri sous une éclipse de soleil. Le garçon s'approche de la table en fer blanc où je frissonne, seule : "Un autre café, madame ?"